

Le Depute Mornecol

—Vous voudrez bien considérer, nous dit Gaffo, que l'histoire ne s'est point passée en France.

M. Narcisse Mornecol, député, arrivait à fin de mandat, ainsi d'ailleurs que tous ses collègues. Mais il était inquiet, le député Mornecol: il craignait pour sa réélection, et non sans cause.

En effet, au cours de la législature, ce représentant honnête et doux, qui n'avait dû son élection qu'à la lutte acharnée de deux candidats rivaux dont les voix s'étaient mutuellement neutralisées, ce modeste député, entré au Parlement à la quasi-surprise de ceux qui l'y avaient envoyé, s'était borné, pendant quatre ans, à ne prendre part aux débats les plus violents que par discrets hochements de tête, petits claquements de pupitre et légers cris plaintifs, pour autant qu'il fallait ne point se montrer le seul à demeurer calme au milieu des orages qui éclatent dans le Temple des Lois. Il répondait, d'ailleurs, régulièrement aux demandes et réclamations de ses électeurs, promettant toujours de suivre avec le plus grand intérêt les affaires de toutes sortes au sujet desquelles ils sollicitaient son appui: ventes de bestiaux, séquestrations de belles-mères, attributions de bureaux de tabac, redressements de lignes de chemin de fer, exploitations de casinos, licences d'importation de mouton, distributions de diplômes, de croix et de bannières. Et il tenait ses promesses: il suivait religieusement toutes les affaires, mais n'arrivait jamais à les faire aboutir.

Car son influence était nulle, à l'égal de son éloquence. Si bien que ses électeurs estimèrent qu'il ne soutenait pas du tout les intérêts de sa région. Ils ne se firent pas faute de lui préciser qu'il était un parlementaire mou et mainte lettre l'avisa qu'il pouvait dès à présent considérer son siège comme voué à un concurrent plus débrouillard et plus malin.

Ce fut avec une telle perspective que le député Mornecol vit arriver l'époque où il lui faudrait de nouveau solliciter les suffrages de ses électeurs mécontents. Il se disposait donc, non sans appréhension, à venir leur rendre compte de l'exécution de son mandat quant, la veille de son départ, la lecture d'un "fait divers" relaté par tous les journaux en termes à peu près identiques le plongea dans une horreur consternée: des gendarmes avaient arrêté, dans une grande ville du Centre, un monsieur qui menait une automobile sans numéro avec une vitesse excessive; ce monsieur avait refusé de payer le montant de la contravention, battu la maréchaussée et, convaincu de n'avoir point acquitté la taxe afférente aux voitures automobiles, s'était donné, en le prenant de haut, pour M. Narcisse Mornecol, député. Il avait fourni des pièces d'identité non douteuses. La justice avait étouffé l'affaire. "Mais, tout de même, ajoutaient à peu près tous les rédacteurs, quel fâcheux exemple donnent à leurs concitoyens certains représentants du peuple, en narguant publiquement les lois qu'ils ont votées et qu'ils imposent à la nation!"

Mornecol se souvint, tout à coup, que, deux mois auparavant, il avait égaré un portefeuille qui contenait une quittance de loyer et diverses cartes d'identité. Quelque individu s'en était emparé et en abusait cyniquement. Le volé songea d'abord à faire insérer dans tous les journaux la formule habituelle: "M. le député Mornecol n'a rien de commun..." Il estima, non sans raison, qu'une telle annonce ne serait pas exempte de ridicule: s'il démentait, il affirmait, du même coup, qu'on pouvait le croire capable de pareils méfaits. Il se borna donc à rendre visite au commissaire de police de son quartier qui le connaissait fort bien et qui se chargea d'informer immédiatement le Parquet que le prétendu Mornecol était un impudent faussaire; puis il alla se montrer chez quelques amis, qui prirent sur eux de

rétablir la vérité par propagande orale. Le danger d'une confusion n'existait donc pas sur place. Mais ailleurs? Narcisse Mornecol prit, le soir même, le train à destination du bourg qui comptait ses plus influents électeurs.

Aussitôt en route, il regretta de ne pas avoir envoyé aux journaux le démenti de rigueur. A présent, il trouvait ce démenti nécessaire: c'était le seul moyen d'informer la masse électorale qu'un représentant de la nation n'avait pas failli à ses devoirs... Il se promit de télégraphier à plusieurs grands quotidiens dès son arrivée, rédigea les dépêches et se mit à redouter cruellement la réception qui l'attendait: ses électeurs étaient certainement informés de l'aventure; ils savaient lire, ses électeurs; ils recevaient les journaux de la capitale; voudraient-ils croire, en le voyant, qu'il n'était pas l'individu qui avait violé les règlements publics et rossé la gendarmerie? Quelques lignes imprimées disculpent mieux que toutes les protestations verbales.

Ce fut donc l'âme emplie de crainte qu'il descendit du train et sa frayeur s'accrut encore en voyant un rassemblement formé devant la gare... Il eut tôt fait de reconnaître quelques-uns de ses gros électeurs: M. Lure, le charcutier de la rue des Anglais; M. Macaboire, le boulanger de la place Saint-Frottard, et le père Boniface Ravert, le marchand de vins de l'avenue Brouttemotte... Il s'empressa vers eux, très inquiet. Mais, à son grand étonnement, de nombreuses mains se tendirent vers les siennes, tandis que, parmi des rires, ces apostrophes s'entrechoisaient:

—He! voilà donc notre député!

—Eh bien, monsieur le député, c'est ainsi que vous malmenez la loi et l'autorité!

—Vous savez donc le moyen de ne pas payer les taxes?... de faire la nique au percepteur?...

—Vous êtes plus malin que vous n'en avez l'air...

—Mais... mes amis, mes bons amis... protestait faiblement Mornecol...

—Faut pas nous bourrer le crâne! dit M. Lure... On sait lire... On a vu les journaux...

—Vous nous enseignerez la chose comme quoi on peut couper aux impôts...

—Quand on aura des histoires avec la police, nous comptons sur vous, n'est-ce pas?

—Vous êtes un vieux renard... un finaud... tout de même...

Devant cette unanimité de louanges, ces interpellations flatteuses, l'honorable parlementaire n'osa plus rétablir les faits... Un peu plus tard, il déchirait ses télégrammes de rectification aux journaux... Le soir même, dans la salle des écoles, la réunion des électeurs l'acclamaient...

La semaine suivante, Narcisse Mornecol fut réélu en tête de liste.

HENRI FALK.

ENFANT SAINTEMENT TERRIBLE

Un père de famille était dangereusement malade. Sa petite fille, qui n'avait que huit ans, s'introduisit furtivement auprès de son lit et lui dit:

—Papa, le médecin a dit que vous mourrez peut-être demain. On console maman qui pleure dans sa chambre. Personne n'ose vous parler de votre état, mais j'ai voulu le faire moi-même. Au catéchisme, M. le curé nous a dit que c'est un péché de laisser mourir ses parents sans les faire se confesser.

Le digne moribond lui répondit:

—Merci, ma chère enfant, va t'en donc vite me chercher M. le curé. Et que Dieu te bénisse! Car je te serai redevable du salut de mon âme.

Puis, après avoir reçu les sacrements, il s'écria:

—Qu'allais-je devenir, hélas! sans ma petite fille?

Le ciel a créé la vertu; l'homme n'en a fabriqué que l'apparence.

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

Chapitre Premier

Bon nombre de nos lecteurs doivent se souvenir de l'émotion profonde que provoqua, vers l'année 1875, l'épouvantable drame qui s'accomplit, en pleine forêt des Ardennes, et dont, pendant longtemps, le mystère est resté impénétrable, malgré les actives recherches de la police. C'est un des faits les plus bizarres que l'on ait jamais relevés dans les annales criminelles de l'Argonne, et aujourd'hui encore, ce n'est qu'avec une sorte de frisson que l'on ose en parler sous le chaume des fermes isolées.

On était au 3 avril.

Ce jour-là, selon les traditions ordinaires, Juste Courtin, gardien du troupeau de Pierre Lelorrain, quitta le parc où les bestiaux de son maître venaient de passer l'hiver, et descendit, accompagné de ses bêtes et escorté de ses deux grands chiens ardennais, vers la ferme de la Maison-Rouge, qui était située dans l'une des gorges les plus étroites de la forêt.

Cette ferme appartenait à Pierre Lelorrain, qui l'habitait avec sa femme et sa fille.

Habituellement, lorsque les chiens atteignaient l'entrée de la gorge où la maison était enfouie, ils se livraient à des manifestations de joie non équivoques et poussaient des aboiements auxquels s'empressait de répondre le chien resté à la ferme.

Cette fois, chose singulière, ils restèrent dans le défilé, silencieux, flairant le sol, inquiets et l'oreille basse.

Le conducteur du troupeau se sentit pris d'inquiétude.

Il porta à ses lèvres la trompe pendue à sa ceinture et en tira deux sons aigus.

—Les notes franchirent monts et vallées, furent répercutées comme des milliers d'échos par les masses granitiques, mais aucune autre note semblable, partie de la Maison-Rouge, ne lui répondit.

Ce silence acheva de porter l'épouvante dans l'âme du berger.

Pour que rien ne répondît à son signal, il fallait qu'un malheur eût frappé les habitants de la ferme, et comme Juste Courtin était brave et courageux, il poussa son troupeau en avant, et, finalement, franchit le défilé.

Le troupeau pénétra dans l'enclos ouvert et se répandit dans la cour. Quelques-uns des bestiaux s'avancèrent jusqu'à l'entrée d'une écurie dont la porte ouverte à deux battants semblait avoir été violemment poussée du dedans au dehors.

Mais arrivés là, ils se rejetèrent vivement en arrière, en poussant des mugissements de terreur.

En même temps, Juste Courtin remarquait sur le sol d'étranges piétinements, des empreintes qui lui étaient bien connues et de larges taches noires qui ressemblaient à du sang caillé.

—Les loups! dit-il tout bas en frissonnant.

Et observant la répulsion que ses bêtes

manifestaient à l'entrée de l'écurie, il y courut.

Devant lui, à ses pieds, gisaient des squelettes d'animaux—trois tas d'ossements!

C'était tout ce que les loups avaient laissé de deux vaches et d'un cheval restés à l'écurie pour les besoins de la famille.

Mais pour que les loups eussent pu s'introduire avec une telle audace jusque dans la cour de la Maison-Rouge, pour qu'ils eussent exercé leurs déprédations sans crainte des maîtres, sans que ceux-ci les eussent repoussés, il fallait que Pierre Lelorrain et sa famille fussent morts ou eussent abandonné la ferme.

Cette pensée fit froid dans le dos à Juste Courtin; il la repoussa comme impossible: Lelorrain était dans la vigueur de l'âge; sa femme n'avait pas encore trente ans et leur fille venait d'accomplir sa dixième année; tous trois jouissaient d'une santé robuste, et aucune épidémie n'avait jamais sévi sur le plateau.

Quant à l'idée d'un crime, elle ne se présentait même pas à l'imagination du berger. Un crime dans cette contrée... Cela ne s'était jamais vu!

Cependant, l'effroi commençait à gagner Juste Courtin.

—Maitre Pierre! cria-t-il d'une voix étranglée.

Les hurlements de ses chiens redoublèrent.

De lourdes gouttes de sueur perlèrent sur la figure hâlée du berger.

Il fit appel à son courage et alla heurter à la porte de la ferme.

Toujours même silence!

Alors il tenta d'ouvrir la porte, mais elle était fermée en dedans.

La maison d'habitation, surélevée sur quatre marches, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un grenier. Par suite de l'élévation de ce rez-de-chaussée, les fenêtres, de l'extérieur, se trouvaient placées à une hauteur de plus de deux mètres. Il était donc impossible, sans le secours d'une échelle ou d'un escabeau, de plonger son regard dans la maison par une de ces ouvertures, dont les auvents étaient grands ouverts.

Le berger alla prendre un tonneau vide dans une des remises, le roula sous la fenêtre la plus voisine de la porte d'entrée et, s'étant hissé jusqu'au niveau des vitres, il plongea résolument son regard à l'intérieur.

Mais le spectacle qui le frappa alors fut si inattendu et si effrayant que son visage se couvrit tout à coup d'une pâleur de suaire; il se mit à chanceler sur ses jambes, et s'affaissant sur lui-même, alla rouler sur le sol en proférant un cri de terreur.

Quelques heures plus tard, Juste Courtin se trouvait à Vouziers, dans le cabinet du procureur de la République.

Le chef du parquet est assis à son bureau et le berger se tient debout devant lui.

(Suite au prochain numéro)

DEPUIS CINQUANTE ANS AU SERVICE DU PEUPLE

La théorie du Docteur Hartman sur la vie et la santé a été prouvée par le grand usage et le succès de sa fameuse médecine pour la catarrhe, le

PE-RU-NA

UN REMÈDE CERTAIN POUR LES MALAISES DE TOUS LES JOURS

Les toux et rhumes, le catarrhe nasal, les désordres de l'estomac et des tains organes et en même temps détruit la santé.

Le catarrhe est une force destructrice que le corps ne peut combattre sans assistance auxiliaire avec succès.

Beaucoup de personnes, n'ayant pas besoin de Pe-ru-na pour les catarrhes, en ont toujours chez eux cas de besoin.

C'est une manière plus sûre.



pilules
ou
liquide
vendu
partout